

**Tangence**



## Mary Higgins Clark parmi d'autres... ou l'art de réinventer le suspense

Mary Higgins Clark, *Nous n'irons plus au bois (All around the Town)*, New York, Simon and Shuster, 1992. Traduction française : Paris, Albin Michel, 1992, 343 p.

Hélène Chassé

Number 38, December 1992

Fiction policière et roman actuel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025746ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025746ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

1189-4563 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chassé, H. (1992). Review of [Mary Higgins Clark parmi d'autres... ou l'art de réinventer le suspense / Mary Higgins Clark, *Nous n'irons plus au bois (All around the Town)*, New York, Simon and Shuster, 1992. Traduction française : Paris, Albin Michel, 1992, 343 p.] *Tangence*, (38), 124–126.  
<https://doi.org/10.7202/025746ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## Mary Higgins Clark parmi d'autres... ou l'art de réinventer le suspense

*Nous n'irons plus au bois (All Around the Town)*, New York, Simon and Shuster, 1992. Traduction française: Paris, Albin Michel, 1992, 343 p.

«Soyez bénis, mes très chers, entre tous»... Ces mille mercis que Mary Higgins Clark, à la fin de son livre, adresse au directeur du Centre national pour le traitement des troubles de la personnalité à Aurora, Colorado, à divers spécialistes américains de la thérapie par l'art et par le journal intime, à son éditeur, à ses agents, etc., elle pourrait tout aussi bien les adresser à la critique et aux millions de lecteurs qui attendent, pour mieux les acclamer, chacune de ses nouvelles parutions.

Grand Prix de la littérature policière en 1980, pour son premier roman, *La nuit du renard*, l'auteure avait travaillé à peaufiner une approche du genre que ses confrères à succès tenaient pour négligeable, mais dont la voie lui avait été habilement tracée par Patricia Highsmith et l'anglaise Ruth Rendell: l'étude de la psychologie criminelle à travers une action haletante et un suspense en acier.

C'est plus tard que viendront, sur cette même scène littéraire, P.D. James et Elizabeth George.

Dans les neuf romans que Mary Higgins Clark a écrits depuis 1979, jusqu'à ce dernier, *Nous n'irons plus au bois*, considéré comme son thriller le plus subtil, le plus insoutenable et le plus impitoyablement mené, la romancière confirme une maîtrise exceptionnelle dans la façon de présenter les pires perversités qui se cachent dans des êtres apparemment inoffensifs — familiers, amis, même! — et de traduire les angoisses qui nous menacent à vivre dans un monde contemporain de plus en plus malade.

La «doxa» littéraire institutionnelle conservera toujours un certain mépris pour ce type de roman, identifié à la littérature de masse. Même sorti de ses origines monomaniaques et mathématiques (crime, enquête, détective génial, assistant borné, résolution de l'énigme), ne traîne-t-il pas avec lui une paratextualité

aguichante et la réputation d'utiliser un narratif et un dialogisme à effets, artificiels et sommaires, tendant à ce point l'acte de lecture vers l'aval du récit qu'il finit par l'«inconscentiser»?

On lui reproche aussi d'être souvent mal écrit. Ce que n'améliorent pas des traductions trop hâtives.

Demeurent toutefois dans ces œuvres, qui n'expérimentent absolument pas l'aventure du récit, un sens rigoureux de l'intrigue, une volonté de raconter une histoire frémissante du début à la fin et de s'en tenir à une signification univoque. Le modèle, longtemps, s'est apparenté à une paralittérature indigne d'être prise au sérieux. Le *hard-boiled* l'a rapproché du roman postbalzacien. L'apport des femmes l'a transformé, imposant un certain modèle de littéarité.

Bourgeoise dilettante, Agatha Christie n'a peut-être rien sacrifié au rituel de Conan Doyle, mais elle a tempéré son œuvre d'un humour charmant qui dépolarisait l'idéologie du roman à énigme. Elle s'est permis de scruter les âmes, jamais très nettes, de toutes ces bonnes gens riches et désœuvrées qui peuplent ses romans comme ils peuplaient l'Angleterre au début de ce siècle. Sa désuète Miss Marple fait triste figure d'intuitive à côté des «cellules tiltantes et déductives» de son ridicule Hercule Poirot mais, au moins, elle nous apprend que le monopole des crimes n'appartient pas qu'à l'imagination masculine.

Point de départ intéressant pour l'américaine Patricia Highsmith, en 1951 : son tout premier roman, *L'inconnu du Nord-Express*, est aussitôt porté à l'écran par Alfred Hitchcock. Dès lors, bons thrillers et cinéma seront sous influence.

Ce qui fascinait tant Hitchcock dans le roman de Highsmith, c'était, bien sûr, la trouvaille de l'échange des meurtres qui garantit l'impunité aux assassins (il ne savait pas, peut-être Patricia Highsmith non plus, que cette idée avait été jadis imaginée par la baronne Orcsy, auteure de la série «Le Mouron rouge»), mais c'était, surtout, l'intérêt de la romancière pour les psychopathes et son immense mépris pour les femmes inintelligentes et passives se prêtant à la victimologie : deux dominantes que Highsmith, dans ses célèbres «Ripley» et autres romans, conduira au patoxysme de sa recherche et de son talent. Désir, somme toute, de libérer la femme de ce qui peut lui être fatal.

Ruth Rendell, elle, se sert de l'alibi du roman policier pour s'attarder sur la psychologie du tueur ou du violeur. Elle retrace

le crime en flash-back, vu à travers le filtre du temps, ou chemine avec les femmes qui se vengent de la folie par des actes fous. L'auteure creuse, approfondit, pose des questions et cherche des réponses. À la description de meurtres machiavéliques succèdent des assassinats classiques où se déploient le pourquoi et le comment. Le respect du cadre, encore aujourd'hui, semble malheureusement l'étouffer.

Force nous est d'avancer le contraire avec Mary Higgins Clark. Elle multiplie les procédés narratifs et descriptifs. Elle s'éloigne des redondances et des clichés. Elle sollicite la réflexion critique du lecteur. De plus en plus de femmes habitent ses romans. Au contact de l'absurde malversation machiste (d'autant plus dangereuse qu'elle est menacée), ces dernières s'engagent seules, ou à peu près, dans la recherche de la vérité, à leurs risques et périls. D'où l'appel à un oppressant phénomène d'identification.

Ce serait en soi très convaincant, vu l'état d'énerverment dans lequel la lecture de ces romans nous plonge, n'étaient souvent de ces finales à l'eau de rose qui nous donnent l'impression d'avoir été floué(e)s.

**Hélène Chassé**